

**ANGELO FORTUNATO FORMIGGINI,
« Le parti du livre » face au fascisme**

C'est en 1911 que l'éditeur romain Angelo Fortunato Formiggini annonce au Congrès du Livre, à Milan, son intention de fonder une revue destinée à faire connaître « *les principales questions inhérentes à la vie du livre italien, dans la mesure où elles sont essentielles à la vie spirituelle de la nation et (les) problèmes de la culture dans la mesure où ils ont une projection sur la vie du livre* »¹. Le premier numéro de « l'Italia che scrive » sort en avril 1918.

A.F. Formiggini, né à Modène le 21 juin 1878, est successivement éditeur à Bologne, puis à Modène, à Gênes et enfin à Rome à partir de 1916, un éditeur dont l'activité, si elle est artisanale, pourrait-n dire, confrontée à celle de la grande maison Treves qui domine alors le monde de l'édition en Italie, ne manque toutefois ni de richesse, ni de diversité, ni d'intérêt pour l'appréciation et la compréhension de la vie culturelle du premier tiers du XX^e siècle. Dans sa collection « Profils », Formiggini publie Malthus, Darwin, Lombroso, Marx ; il crée de multiples collections : « Apologies », « Médailles », « Lettres d'amour », « Classiques du rire » ; il constitue une bibliothèque itinérante de 30.000 volumes.

L'un des traits constants de son activité semble être la recherche du rire. Son mémoire de licence en 1901 traite de la philosophie du rire ; on a vu qu'il avait consacré une de ses collections aux « classiques du rire » : on y trouve les grands noms du genre, d'Esopé à Boccace, à Rabelais, jusqu'aux contemporains, Oscar Wilde et Alphonse Allais. C'est dans cette même collection qu'il publie en 1923 un pamphlet, dont il est l'auteur, contre Giovanni Gentile, *La Ficozza filosofica del fascismo*. Il manie l'humour comme une arme mais aussi comme un bouclier, un moyen de désamorcer ou de dédramatiser les menaces et les dangers de son temps, qu'il prend pourtant fort au sérieux : le 1^{er} décembre 1938, il se suicide en se jetant du haut de la tour de la *Ghirlandina* à Modène, pour protester contre les mesures raciales, antisémites, prises par le régime mussolinien en cette année.

« l'Italia che scrive », appelée aussi l'Ics par abréviation et souvent l'X pour la signature de certains éditoriaux, se présente comme une revue professionnelle, dont le centre est l'activité des libraires et éditeurs italiens : elle est sous-titrée « *revue pour ceux qui lisent, supplément mensuel de tous les périodiques* » et a pour devise, parodiant Cavour : « *L'Italie qui écrit est faite,*

¹ FORMIGGINI (Angelo Fortunato), *Esordio*, in « L'Italia che scrive », avril 1918, p. 3

faisons l'Italie qui lit ». Son tirage moyen est de 15.000 exemplaires, avec des pointes à 20.000 et des creux à 11.000. Elle vit bien entendu de ses abonnés, mais aussi de la publicité pour d'autres publications, d'autres éditions, pour des entreprises liées à l'édition (papier, matériel graphique et typographique, reliure, messageries) ainsi que pour d'autres « *qui n'ont avec la culture d'autre rapport direct que d'avoir à leur tête des personnes de très haute valeur* », que ce soit la Société italienne pour le carbure de calcium ou l'entreprise Bellentani de Modène, « *de réputation mondiale, dit l'Ics de janvier 1919, pour ses classiques pieds de porc farcis, dont furent si friands Rossini, Garibaldi, Carducci, - et bien d'autres moins célèbres* ».

En janvier 1919, Formiggini fonde un institut pour la diffusion de la culture italienne, dont l'Ics devient l'organe, et qui obtient l'appui du Ministre de l'Instruction Publique, A. Berenini, et du Sous-Secrétaire d'Etat pour la Presse et la Propagande à l'Etranger, Gallenga.

On se tromperait donc en faisant de Formiggini, parce que son activité a des côtés fantaisistes, brouillons, artisanaux, parce qu'il choisit, avec quelque avance sur Pierre Dac, « le parti d'en rire », un rêveur marginal, un doux farfelu. C'est un homme qui a de multiples initiatives, une audience, des convictions. Bien qu'il assure l'essentiel du travail dans la revue, il a aussi des collaborateurs, dont certains talentueux et parfois prestigieux ou devenus tels par la suite. On trouve dans l'Ics les signatures de Dino Provenzal, Barbara Allason, Antonio Bruers, Mercedes Mündula, Luigi Tonelli, Giuseppe Prezzolini, Fernando Palazzi, Attilio Momigliano, Ernesto Buonaiuti, plus tard Alberto Pincherle, qui n'est pas encore Moravia, occasionnellement Federigo Tozzi, Luigi Einaudi; en 1926, Montale y publie un article sur Svevo.

Chaque numéro se présente, de façon à peu près invariable, de la façon suivante : un éditorial de Formiggini, sur les problèmes de la vie du livre en Italie, un portrait, d'éditeur, d'écrivain, de critique, un ou deux articles sur des questions très strictement professionnelles, même si elles ont une signification pour la vie culturelle, comme la diffusion de la littérature italienne à l'étranger, les prix de revient dans la librairie, puis plusieurs pages de recensions, de nouvelles des maisons d'édition, une « Rubrique des rubriques », officiellement centrée sur les problèmes de la « librairie », des annonces publicitaires.

Le public auquel la revue est censée s'adresser apparaît comme constitué de personnes assises économiquement et psychologiquement : éditeurs, propriétaires de journaux, libraires, écrivains plus ou moins connus, professeurs, critiques, « autodidactes », maniaques de la lecture, bref, des gens susceptibles de s'intéresser aux problèmes des tarifs d'expédition des imprimés, aux expositions de livres aux quatre coins du monde, aux petites polémiques entre éditeurs, aux nouveautés du monde de l'édition, ainsi qu'aux possibilités d'échanges de livres ou d'achat et de vente de livres d'occasion.

A ce public théorique, défini par principe (mais peut-être plutôt en principe) en fonction uniquement de son contact professionnel avec le livre, l'Ics offre un programme strictement apolitique, affirmé dès le premier jour comme tel, et confirmé avec la plus grande constance « *Ici, on ne parlera de guerre que dans la mesure où elle a une action perturbatrice sur la vie du livre et où elle a créé une infinité de problèmes dans la politique nationale et internationale du livre* »².

Volonté d'apolitisme qui est en apparence, dans les premiers temps, scrupuleusement respectée. On parle si peu de la guerre dans l'Ics que le jour où elle cesse n'est même pas relevé: dans le numéro de décembre 1918, on cherche en vain un mot sur l'armistice; la guerre était, on en parlait parce qu'elle avait « *une*

² *Id. ibid.*

action perturbatrice sur la vie du livre »; et soudain, elle n'est plus et n'a plus d'action perturbatrice.

Toutefois, en fonction de la vie de la profession même, des implications culturelles et idéologiques de l'activité de ceux qui travaillent dans les divers secteurs concernés par la vie du livre, la revue est amenée à effleurer les réalités économiques et sociales : difficultés de gestion de la revue, problèmes posés par les tarifs des services publics, intérêts économiques des éditeurs. Dans cette mesure, à travers la simple référence aux questions professionnelles, l'Ics ne peut pas ne pas faire écho aux conflits du *biennio rosso* et, du fait d'une certaine conception de la culture, ne pas exprimer les craintes que font naître dans bien des milieux intellectuels les changements que connaît le monde de l'après-guerre. Giuseppe Prezzolini redoute³ un contrôle des ouvriers sur les industries : « *dans quelles conditions vont se trouver les entreprises éditoriales et en particulier celles qui ont leur propre imprimerie ?* » Et de revendiquer, dans une telle hypothèse, une participation des auteurs au Conseil d'Administration des maisons éditrices. Quant à Alfredo Panzini, s'interrogeant sur la grave question de savoir s'il existe une gloire littéraire, il répond : « *Certainement; et ce n'est que quand Nicolas [sic] Lénine, tzar rouge (...) aura détruit tous les intellectuels, que la gloire littéraire n'existera plus* »⁴.

En outre, la revue tend à jouer, ou désire jouer, un rôle de coordinateur de la vie éditoriale italienne : elle propose une refonte de la profession d'éditeur qui vise à distinguer clairement éditeurs et libraires. Mais, à partir de ce souci corporatiste, l'Ics se pose comme un fédérateur potentiel de la vie culturelle italienne, à laquelle elle prétend donner un souffle nouveau et une audience accrue. Le constat de départ est que « *la guerre a surpris l'Italie en plein déroulement d'une activité fébrile pour la rénovation et l'élévation de ses valeurs culturelles [...]. Tout ce mouvement a été brusquement interrompu* »⁵. Le risque est maintenant que « *la culture française, plus aguerrie et plus expansive que la nôtre, finisse par nous submerger* » et, d'autre part, « *rien ne nous autorise à croire que la force d'expansion spirituelle de l'Allemagne soit affaiblie ou soit moins dangereuse au temps du malheur qu'en celui de la fortune* »⁶.

On peut alors se demander si Formiggini et les rédacteurs et collaborateurs de la revue ne ressentent pas, plus ou moins confusément, cette faiblesse de la tradition nationale italienne que relève Giolitti dans ces mêmes temps du premier après-guerre et que Gramsci analysera quelques années plus tard, dans les *Cahiers de prison*, comme la « *faiblesse nationale* » de la classe dirigeante italienne. L'Ics serait alors appelée, dans l'esprit de ses animateurs, à faire jouer au livre et, par son moyen, à la culture, un rôle de rayonnement international mais en liaison avec une œuvre de redressement national qui passerait par une recherche de cohésion entre tous les citoyens. Formiggini, tout apolitique qu'il se prétende, ressent bien ce qu'il appelle « *le brouillard de cette époque historique* »⁷ où, au plan italien comme européen, les « perturbations » de la guerre et de l'après-guerre posent la question d'une recomposition du paysage idéologique et politique. Dans cette perspective, il n'est pas neutre : ce n'est pas rien que de prétendre n'appartenir qu'au « parti du livre », c'est affirmer que la culture a une fonction qu'on rapproche de celles des formations politiques. Il n'est pas indifférent que Formiggini ait sous-titré sa revue « *supplément [...] de tous les périodiques* »; il y a là tout autre chose qu'un désengagement : la revendication que cette culture contribue à une

³ PREZZOLINI (Giuseppe), *Il soviet degli autori*, in « L'Italia che scrive », oct. 1920, p.151

⁴ PANZINI (Alfredo), *La gloria letteraria*, in « L'Italia che scrive », juin 1919, p. 10.

⁵ PALAZZI (Fernando), *Letterature straniere in Italia*, in « L'Italia che scrive », avril 1910, p. 8.

⁶ LEVI (Ezio), *L'intesa intellettuale*, in « L'Italia che scrive », janvier 1919, p. 3.

⁷ FORMIGGINI (Angelo Fortunato), *Esordio*, p.3.

entreprise consensuelle qui, on l'a vu à certaines interventions citées plus haut, écarte la lutte de classe. Il n'est pas sans signification qu'il l'ait enfin qualifiée de « *revue pour ceux qui lisent* » : ce n'est pas une simple tautologie – où serait l'intérêt ? - c'est une façon d'exclure de l'élaboration de ce consensus ceux que Berchet, cent ans plus tôt, appelait les « Hottentots », dans la *Lettera semiseria di Grisostomo*, la plèbe, désormais prolétariat, qui inquiète les groupes dirigeants en ces années, et qu'on juge hors de la culture, encore que Prezzolini puis Gramsci estiment que c'est la culture qui est hors de ce monde.

C'est donc autour du thème, sensiblement teinté de nationalisme italien, du prestige national restauré par la gloire culturelle, que Formiggini pense nécessaire de rassembler les Italiens. Et son projet est susceptible d'intéresser les cercles dirigeants puisque, on l'a vu, il obtient des appuis ministériels pour l'Institut pour la diffusion de la langue italienne. L'Ics propose un plus grand effort de diffusion du livre italien à l'étranger. Avec des paradoxes : V. Manzini, pour assurer cette promotion de la culture italienne, n'hésite pas à proposer que, tant que la langue italienne ne sera pas plus répandue dans le monde, on traduise en français tous les meilleurs livres italiens contemporains⁸ ! « *Faiblesse nationale* » de la classe dirigeante italienne, disait Gramsci ...

C'est dans une autre direction que s'orientera cependant cette classe dirigeante, en cherchant le consensus non pas autour des valeurs culturelles du pays, mais par la constitution d'un pouvoir autoritaire.

Dans un premier temps, l'Ics - elle n'est pas la seule dans ce cas - n'accorde pas grande importance au fascisme. C'est sur la question de la place de la culture dans la vie sociale que la politique fait peu à peu intrusion dans la revue. Tout d'abord, c'est la politique scolaire du régime qui est sur la sellette à l'occasion de la réforme Gentile le philosophe est qualifié de « *tuile tombée sur la tête du fascisme* »⁹. On peut noter au passage que c'est l'illustration de l'hostilité d'une large fraction de la bourgeoisie italienne à cette réforme qui, en particulier par l'institution d'un examen d'Etat, était considérée comme défavorisant les enfants des beaux quartiers, et qui donna lieu à l'une des dernières grandes batailles au Sénat.

Dès lors, Formiggini reste sur son quant-à-soi, sceptique, inquiet, et tient à le marquer publiquement. Il saisit les occasions de revendiquer la liberté et l'autonomie de la culture. Le refus que la culture ait une fonction politique devient plus précisément le rejet de la culture comme *instrumentum regni*. Le fascisme prend d'ailleurs soin de ne pas heurter cette volonté. En juillet 1923, Piero Bolzon, secrétaire du Service de Presse du Parti Fasciste, écrit que « *le fascisme vivra de façon bénéfique et grandira en puissance s'il a le minimum hiérarchique de forces libres et vivantes : si, en son sein, les intellectuels ont de l'air libre et si les cœurs peuvent palpiter sans compressions et sans déformation* »¹⁰. Formiggini saisit la balle au bond, comme s'il voulait prendre acte de ces engagements ou, peut-être, se rassurer lui-même : il publie, à côté de l'article de Bolzon, en première page, un éditorial qui confirme qu'« *une tyrannie dictatoriale touche de trop près l'Ics et toute la vie intellectuelle du pays pour qu'elle puisse être avalée. L'Ics se réjouit que Piero Bolzon ait, dans ces colonnes, dissipé l'absurde épouvantail d'une tyrannie doctrinale et que Benedetto Croce, père noble et authentique de*

⁸ MANZINI (Vincenzo), Il libro italiano, in « L'Italia che scrive », novembre 1923, p. 193

⁹ FORMIGGINI (Angelo Fortunato), La ficozza filosofica del fascismo, in « L'Italia che scrive », novembre 1923, p.195.

¹⁰ BOLZON (Piero), *La necessità nuova*, in « L'Italia che scrive », juillet 1923, p. 117.

l'actualisme, ait dénoncé, avec la plus grande autorité, la balourdise de qui voudrait instituer une PHILOSOPHIE D'ETAT »¹¹.

Un an plus tard, en pleine crise du régime, consécutive à l'assassinat de Matteotti, sous couvert de prolonger l'offensive contre Gentile, Formiggini dénonce la « philosophie du gourdin » : « *du gourdin au poignard le passage est bref et sans hiatus* »¹². Et, dans le même numéro, deux informations, sans commentaire ou presque, peuvent difficilement, bien que se situant dans le domaine professionnel, de la presse et de l'édition, être qualifiées de strictement corporatistes : « *La liberté de la presse, accordée par le roi Charles-Albert en 1848, a été supprimée (...) Piero Gobetti, éditeur à Turin, a été perquisitionné par la Sécurité Publique... Le « Giornale della Libreria » commente le fait par les mots suivants que nous reproduisons et auxquels nous nous associons : « C'est la deuxième fois, en un court laps de temps, que notre collègue Gobetti connaît le sort peu enviable de devoir faire les honneurs de sa demeure aux autorités de la Sécurité Publique qui l'honorent d'une vigilance digne d'un ... martyr du Risorgimento. Nous souhaitons au collègue Gobetti que ces interventions lui servent au moins comme réclame éditoriale »*¹³.

En 1925, après la reprise en main marquée par le discours de Mussolini le 3 janvier, Formiggini continue cependant, mais peut-être feint-il de continuer ou continue-t-il de feindre, à traiter le fascisme par l'humour. Dans le compte rendu qu'il fait au Congrès des Editeurs, il observe que « *le nouveau régime était représenté par Arnaldo Mussolini, qui a été photographié 169 fois* »¹⁴. Mais cet humour est aussi un moyen de faire passer quelques marques d'adhésion à l'antifascisme libéral qui vient de succomber. Marques d'adhésion qui peuvent paraître bien innocentes mais n'étaient cependant pas anodines en juillet 1925 « *Il faisait très chaud, ça oui, et nous découvrîmes dans le jardin botanique certain tertre ombragé et aéré que nous baptisâmes sans hésiter L'AVENTIN* ».

Et plus loin, comme le député Ciarlantini propose de faire le salut fasciste en l'honneur de Formiggini, celui-ci commente : « *Qu'auriez-vous fait dans notre cas ? Il fallait répondre par une marque de politesse à une marque de politesse.*

Et on nous vit nous aussi faire le salut fasciste : mais... en berne...».

Il faut bien constater, toutefois, que, dans cette fronde, il y a une sous-estimation des changements engagés avec le régime mussolinien. Il y a, en même temps, sous-estimation de la responsabilité des intellectuels dans les évolutions possibles de la situation. Ainsi, dans la fameuse guerre des deux manifestes, Formiggini refuse de prendre parti, bien que la façon dont il se récuse laisse entendre que ses sympathies seraient allées au manifeste de Croce, comme le laisse penser précisément son refus d'une littérature et d'une culture « engagées » avant la lettre. « *Pourquoi n'avons-nous pas signé le manifeste de Croce? [...] Notre signature n'aurait vraiment rien ajouté à l'imposant ensemble de signatures illustres [...] Qui n'a pas une pensée philosophique ou de citoyen ? Tout le monde en a une et nous en avons une et nous n'avons jamais fait mystère de nos convictions, mais nous avons toujours voulu défendre le parfait apolitisme de notre périodique qui, tout en étant désormais la libre expression d'un libre citoyen, veut rester fidèle à sa tradition d'organe culturel italien au-dessus des*

¹¹ FORMIGGINI (Angelo Fortunato), *Intermezzo*, in « L'Italia che scrive », juillet 1923, p. 117.

¹² FORMIGGINI (Angelo Fortunato), *La filosofia del mansanello*, in « L'Italia che scrive », juillet 1924, p. 142.

¹³ FORMIGGINI (Angelo Fortunato), *Rubrica delle rubriche*, in « L'Italia che scrive », juillet 1924, p. 152-153.

¹⁴ FORMIGGINI (Angelo Fortunato), *Il fronts unico del libro*, in « L'Italia che scrive », juillet 1925, p. 134.

*partis et des écoles »*¹⁵. Et Formiggini rappelle ce qui est la raison de fond de ce choix : « *les manifestes ont tous les deux une intention politique et mêler le savoir et la politique est pour nous une choses criminelle [...] .*

Pour l'Italia che scrive, le fascisme n'existe pas : Il existe des livres fascistes (qui ont dans le commerce un maigre succès) mais rien d'autre. A nous, le fascisme n'a vraiment rien fait de mal.

L'Ics n'est pas sur l'Aventin mais sur... le Capitole. Et si cela vous semble trop, nous choisirons, parmi les collines sacrées de Rome, la plus joyeuse de toutes... le Caelius (Celio). En plaisantant (celiando), on peut dire bien des choses...».

Certes. Mais ce que dit Formiggini, c'est que la culture peut rester à l'écart de la politique, et même au-dessus, sur le Capitole, et il fait comme si cela signifiait qu'elle peut être en dehors de la vie sociale. La faille de cet apolitisme culturel, dont il est l'un des représentants extrêmes, c'est qu'elle laisse la place libre à une conception totalitaire de la politique, celle de Gentile, justement, qui va balayer les libertés, y compris dans ce champ culturel qu'il voulait préserver de toute contamination. Le fascisme est conscient de cette faille et va essayer, non seulement de faire jouer à la culture un rôle directement politique, en faisant intervenir directement la politique dans la culture, mais aussi de construire une nouvelle culture pour édifier la société fasciste. Les exemples, donnés par l'Ics, des vexations dont est victime Gobetti, en attendant son assassinat, des atteintes à la liberté de la presse, sont déjà une indication que, dans le secteur culturel aussi, le fascisme existe, contrairement à ce que croit Formiggini. Face à cela, la position de Gobetti, précisément, est de mener un combat culturel, une bataille d'idées, qui s'efforce de trouver le contact avec l'ensemble des problèmes de son temps. La culture, pour Formiggini, comme son humour peut-être, est en revanche un moyen d'éviter ces problèmes. L'un des collaborateurs de sa revue écrivait en 1919: « *les fleurs et les livres sont les seules choses qui réussissent à masquer la tristesse de la vie, et qui nous permettent d'aller, l'œil serein et l'esprit léger, au moment où viendra l'échéance de la lettre de change de notre existence* »¹⁶. Mais Formiggini sera poussé par le fascisme à anticiper cette échéance.

Pierre LAROCHE

¹⁵ FORMIGGINI (Angelo Fortunato), *A proposito di manifesti*, in « L'Italia che scrive », juillet 1925, P. 126.

¹⁶ SCARLATTI (Amerigo), *De omnibus libris et de quibusdam aliis*, in « L'Italia che scrive », mai 1919, P. 51.